

**Le trauma familial : une analyse sémio-psychanalytique des personnages du roman Écorces de Hajar Bali**  
**Family trauma: a semio-psychoanalysis of the characters in the novel Bark of Hajar Bali**

**Dr.Hichem Belmokhtar\*, Centre Universitaire Tissemsilt, Algérie.  
hichembelmokhtar2014@gmail.com**

Date de réception:(15/10/2020) , Date de révision: (10/11/2020), Date d'acceptation :(22/11/2020)

**Résumé :**

Écorces est le premier roman de Hajar Bali. Dans cette fiction, l'environnement familial exerce une autorité drastique sur chaque personnage et provoque, par le temps, une multitude de traumatismes psychiques. Dans cet article, nous donnons un aperçu sur cette réalité sociale qui est projetée à travers un texte romanesque. Nous questionnerons ses retombées psychologiques sur les acteurs de ce roman : comment cette fiction est capable de donner une image de cette situation ? Pour arriver à notre objectif, nous avons opté à une approche sémio-psychanalytique qui nous permettra de plonger dans les profondeurs de la constitution traumatique des personnages de ce roman.

**Mots clés :** Trauma, Personnage, Sémiotique, Psychanalyse, Écorces.

**ملخص**

Bark is Hajar Bali's first novel. In this fiction, the family environment exercises drastic authority over each character and causes, over time, a multitude of psychological trauma. In this article, we give an overview on this social reality which is projected through a romantic text. We will question its psychological fall out on the actors of this novel: how is this fiction capable of giving a picture of this situation? To reach our objective, we opted for a semio-psychoanalytic approach which will allow us to delve in to the depths of the traumatic constitution of the characters in this novel.

**Keywords :** Trauma, Character, Semiotics, Psychoanalysis, Bark.

\*Auteur correspondant: Dr.Hichem Belmokhtar, Email: hichembelmokhtar2014@gmail.com

**Introduction:**

Dans le lexique chirurgical, le traumatisme signifie une lésion, c'est-à-dire, un changement dans la forme d'un organe. Cette modification intervient d'une manière violente et produit des douleurs chez un patient. Il faut rappeler que ce problème n'est pas une particularité du monde physiologique mais se manifeste, également, dans le milieu psychologique : « *Les petites quantités d'énergie qui assurent le fonctionnement de l'appareil et qui circulent entre les représentations doivent être à l'abri de l'irruption d'importantes quantités d'énergie qui dérégleraient le fonctionnement de l'appareil psychique.* » (Lebigot, 2004, p 07) Toute intrusion brutale qui cause des dégâts dans la constitution psychique d'une personne, est considérée comme un traumatisme : « *Le traumatisme est donc un choc émotionnel important, généralement lié à une situation où une personne ou un groupe de personnes a senti sa vie en danger et qui met en péril son équilibre psychique. Ces situations dépassent les capacités de gestion de la majorité des individus.* » (Freud, 1971, p 21)

Les troubles psychiques ont marqué depuis toujours la littérature. Lorsque nous évoquons ce sujet, il nous revient à l'esprit des textes comme : *Crime et châtiment* de Dostoïevski, *Parfum* de Süskind, *L'étranger* de Camus, *La nausée* de Sartre, *Sérotonine* de Houellebecq ou *Mary* de Barnett. Ces écrits appartiennent, généralement, à la littérature mondiale. Ce qui concerne la littérature algérienne et spécialement, celle en langue française, nous pouvons citer : *L'escargot entêté* de Boudjedra, *La disparition de la langue française* de Djébar, *Mèjnoun* de Ben Achour, *L'Olympe des infortunes* de Khadra ou *Miroir d'un fou* de Zehar.

Dans cette dernière décennie, nous observons l'absence presque totale du texte psychologique dans le champ littéraire algérien. Nous avons recensé seulement le roman *Les yeux de Mansour* de Girod. En 2019 et aux éditions Barzakh, Hajar Bali signe un nouveau texte et choisit de faire un premier pas dans l'univers romanesque. En effet, cette mathématicienne de formation, avait souvent une prédilection à l'écriture des pièces de théâtre et des recueils de nouvelles : (*Rêve et vol d'oiseau* (Barzakh, Alger : 2009) / *Trop tard* (Barzakh, Alger : 2014). *Écorces* représente une saga qui raconte le parcours d'une famille durant trois générations. Dans ce texte, les femmes sont représentées comme une figure de proue. Ce roman porte la voix de quatre femmes : une arrière grand-mère (Baya), une grand-mère (Fatima), une mère (Meriem) et une fille abonnée (Mouna). Pour qui est de la place du masculin, nous notons la présence singulière d'un fils (Nour). Par ailleurs, les autres hommes du texte (Haroun, Kamel) sont condamnés au silence. Donc, ce sont les paroles de ces quatre femmes qui monopoliseront l'espace de la communication : « *Et Nour raconte maintenant à Mouna, et c'est la voix de Baya qui remonte du fond des âges* » (Bali, 2019, p 148)

La vie de ces quatre femmes est corrélative de l'Histoire de l'Algérie depuis la période coloniale jusqu'aux années 2000. Chaque moment de cette époque a laissé une empreinte terrible dans leurs trajectoires. Elles sont des blessures qui jalonnent un combat pour une existence plus paisible. Cette constatation, nous oblige à poser cette question : Quel est le rôle du traumatisme dans la constitution du personnage dans le roman *Écorces* de Hajar Bali ?

Nous supposons que chaque personnage se distingue par un trouble psychique qui participe à la constitution de son image : « *La théorie sémiotique est donc conçue pour rendre compte des articulations du discours conçu comme un tout de signification. Pour cela, elle doit néanmoins, pour mieux le saisir, segmenter ce "tout de signification".* » (Fontanille, 1999, p 03) Pour trouver une réponse à notre

questionnement, nous utilisons dans notre analyse une approche qui combine entre la sémiotique et la psychanalyse. Cette dernière, nous offre la possibilité de cerner le malaise psychologique et de voir sa contribution dans le façonnement du portail du personnage : « *C'est une démarche scientifique qui se rapporte à tout ce qui paraît incongru, insensé, incompréhensible du comportement, de la vie sentimentale, du corps, des pensées de l'être humain. Sa recherche de signification porte sur la part de l'inconscient dans la production de faits* » (Lecourt, 2006, p 08-09)

Avant d'entamer notre étude sémio-psychanalytique, nous pensons que c'est primordial de faire un balayage sur le contexte et le cotexte de ce roman.

### 1. Contexte :

*Écorces* est un roman qui s'appuie sur un contexte pluriel. La colonisation est un lieu d'échafaudage pour les événements de ce récit. Nous avons un premier indice qui se voit dans une citation du recueil de poésies de Jean Amrouche, *Chants berbères de Kabylie*. Elle est utilisée comme une épigraphe ou un clin d'œil à l'environnement historique : « *La voix d'un peuple d'ombres et de vivants, la voix d'une terre et d'un ciel* » (Bali, 2019, p 08)

La colonisation française se présente dans la société algérienne comme un ensemble d'effets négatifs. Au niveau de l'éducation, la France a utilisé tous les moyens pour rendre ce peuple analphabète. À cette époque, il existait un nombre très réduit de personnes qui ont suivi un enseignement en langue française ou en langue arabe : « *Le revenu brut d'un Européen d'Algérie est très supérieur à celui d'un Algérien musulman. De nombreuses régions d'Algérie sont dans une misère. Très peu d'enfants musulmans vont à l'école, et leurs parents accèdent très rarement aux métiers de la fonction publique.* » (Stora, 2012, p 05) Les autochtones se contentent uniquement des transmissions orales des aîeuls. Il s'agit d'un patrimoine immatériel qui prend forme dans les contes et les légendes populaires. Ces histoires mythiques ont participé pour longtemps à la sauvegarde de l'identité du pays. Dans cette période, la société fonctionnait seulement par le principe des us et des coutumes. De plus, il faut rappeler que les rites traditionnels de l'Algérie sont issus d'un attachement à l'islam. Parlant de la région, nous oblige à revenir au cas de ceux qui ont obtenus un savoir en langue arabe. Ces gens ont fréquenté, dans leur majorité, les écoles coraniques : « *Le premier degré d'enseignement consiste à apprendre et à écrire sur des planchettes les lettres de l'alphabet et quelques textes du livre sacré (le Coran) nécessaires à la prière. Cet apprentissage (...) sous la direction d'un Maallam ou mouaddeb* » (Kateb, 2004, p 04)

L'enclenchement de la révolution algérienne est une importante conjecture pour la société locale. Elle a attiré l'attention du peuple à la valeur de la résistance. Cette nouvelle circonstance a donné un espoir aux algériens : c'est celui de construire une nation indépendante du système colonial. La finalité était noble mais le parcours était parsemé d'obstacles. Durant sept ans de combat, le peuple a subi les pires formes d'oppression.

Dans la sélection des contextes, Hajar Bali a passé rapidement de la période du colonialisme français à la décennie noire. Les instants du terrorisme sont illustrés dans ce texte par des fragments d'un discours radical : « *Mais Boualem, louvoyant, éludant savamment les questions précises, n'a pas cessé de répéter sa litanie sur les gens bons innocents et sans problèmes que le pouvoir poursuit assidûment de ses injustices et cruautés. Le peuple récupérera un jour sa souveraineté, nous y veillons mon frère.* » (Bali, 2019, p 51) Ce cadrage était nécessaire parce que ces moments occupent une place précieuse dans l'histoire des souffrances algériennes et ont une relation particulière avec le cheminement des personnages du roman *Écorces*.

La montée rapide du radicalisme islamique en Algérie, a proposé une nouvelle cartographie des liens humains. La mauvaise compréhension de l'islam et le recours permanent à l'hypocrisie ont permis l'embrassement du pays. Pendant dix ans, l'Algérie est devenue une adresse du mal absolu : « *Il est très difficile de recenser et de répertorier les effets subjectifs : (...) leur conséquence dans les tissus sociaux, persistance massive du sentiment d'insécurité et de son corolaire de déni. Le lien social a été gravement touché et le sentiment de vivre ensemble est devenu très risqué.* » (Lazali, 2018, p 271)

Avec toute cette mutation contextuelle, la famille a vu pareillement des modifications dans ses rapports intérieurs. Effectivement, nous notons que celle d'aujourd'hui est moins soudée et tente souvent à être une cellule composée. Pour sa part, le statut de la femme n'a pas échappé aussi au changement. Actuellement, elle est autonome et plus libre grâce à son instruction et son implication directe dans la société. La femme algérienne est chargée des missions les plus délicates. Nous observons que le texte *Écorces* souligne les conséquences principales de toutes ces conjonctures difficiles. Il montre l'existence de plusieurs traumatismes chez les personnages de ce texte : « *Un personnage est une résultante, le point nodal anthropomorphe synchrétique où se recompose, dans la mémoire du lecteur, et à la dernière ligne du texte, une série d'informations échelonnées tout le long d'une histoire.* » (Hamon, 1998, p 185)

Ces problèmes psychiques sont dépendants du développement social de la famille algérienne. Le rapport du mariage, nous offrira un aperçu initial.

## **2. Trauma du mariage :**

Toujours, le mariage était, en Algérie, une affaire familiale. Prendre l'avis des jeunes prétendants était une démarche très rare. Elle concerne, exclusivement, les deux parents des deux mariés : « *Promise longtemps à l'avance, souvent à un cousin lors d'un accord tacite entre les familles, la femme se mariait très jeune* » (Arezki, 2004, p 31) Ces derniers, ils vont se rencontrer pour se mettre d'accord sur les conditions de cette alliance. Cette période s'appelle : les fiançailles. Elle est marquée par un silence entre les deux côtés des alliés qui s'occupent, durant ce temps, à préparer les trousseaux et la fête finale. Il faut signaler que pendant cette durée, les deux fiancés gardent leurs distances par rapport à des rendez-vous de connaissance et attendent jusqu'à la nuit de noce pour ce voir : « *Il ne m'a pas regardée. On a fait ce qu'il y avait à faire et il est parti. J'ai quand même pu voir ses yeux. D'un bleu unique. Rarissime. Tacheté de vert. Et humide. Ou alors il pleurait.* » (Bali, 2019, p 32)

Avec la thématique du mariage, débute l'histoire de l'arrière grand-mère. Baya est une narratrice proche du personnage de l'exilé. À ses quatorze ans, elle est mariée à un homme de haute bourgeoisie constantinoise. Pour lutter contre les risques de perdre ses souvenirs d'enfance, elle s'attache à des composantes de la nature comme : une forêt au nom de Bois-Joli et un arbre sacré, le figuier : « *Il est comme un rappel silencieux de l'origine organique de la vie. Il exalte son odeur millénaire qui, comme un fouet, ramène aux origines. Je suis d'ici. De la terre. (...) Le figuier est le nœud ombilical de tout exilé.* » (Bali, 2019, p 12) Son principal portrait est celui d'une fille qui est née dans le dénuement. Membre d'une famille nombreuse, elle essaie d'aider ses parents de différentes manières. S'occuper des tâches ménagères ne suffit pas donc elle pratique, aussi, le métier de bergère et prend en charge l'ensemble des animaux domestiques du foyer familial.

Cependant, comme la tradition l'oblige pour chaque fille qui atteint la nubilité, elle est confrontée à l'étape du mariage. Son père lui trouve un garçon qui attise toutes les

convoitises. C'est un fils d'un riche bachagha. Il jouit d'un grand pouvoir par ses relations avec les autorités coloniales. L'écart social entre la famille de Baya et celle de son futur mari est énormément visible : « *Ton père t'a promise à cette famille. Rien parce qu'il veut en faire partie, marmonne-t-elle. Cette famille compte plus d'officiers et de décorés de l'armée coloniale que j'ai de printemps.* » (Bali, 2019, p 28)

Avec cette aventure, Baya poursuit ses rêves de jeune écolière : « *Je n'ai jamais vu un homme aussi beau ni aussi élégant.* » (Bali, 2019, p 23) Pour elle, son conjoint est une personnification du prince charmant dont les récits ont bercés son parcours scolaire. Par ailleurs, la réalité du mariage ne tarde pas à l'interpeller pour lui montrer la dureté de la vie. Elle ne sera pas un marié comblée mais un subterfuge ; une femme qui donnera un enfant à la première épouse de son mari. : « *J'allais donner naissance à un enfant, et ça, compté le plus que tout* » (Bali, 2019, p 33)

La perception principale du mariage, en Algérie, se résume dans un projet de constitution d'une famille. La société attend du couple la formation d'un foyer qui abritera des enfants. La procréation est le pivot de tout mariage : « *L'individu n'existe que par le groupe auquel il appartient et l'obsession de la virginité est un effet de l'idéologie patriarcale qui subordonne la relation sexuelle à la procréation (...) un acte engageant la lignée-communauté (morts et vivants)* » (Addi, 2004, p 73) Si la conception ne fonctionne pas correctement, le lien entre ces deux personnes sera condamné à la rupture. Au passé, le divorce intervient, dans la plupart des cas, pour l'absence des enfants dans le nid conjugal. Dans cette situation, l'accusé principal, c'est la femme ; le mari aura le choix entre la répudiation ou le remariage : « *Ils l'ont très vite répudiée, l'enfant grandissant auprès de la rivale, devenue sa nouvelle maman. On négocia un droit de visite pour Baya, qui retourna chez ses parents, au village.* » (Bali, 2019, p 156)

Dans une Algérie soumise au colonialisme, le divorce était peu présent chez les musulmans. Ils évitaient l'administration française qui était injuste envers les indigènes. Les autochtones n'avaient pas de confiance dans le système juridique français car il n'applique pas les préceptes de l'islam. La répudiation était le mécanisme qui remplace le divorce. Dans ce contexte, l'épouse souffre énormément. Elle lutte contre le rejet de sa famille qui n'accepte pas son statut de femme abandonnée. Afin de se libérer de cette charge, ils essayeront de la remarier et de renvoyer ses enfants : « *Proposant chaque jour à son père de l'accompagner en ville. Celui-ci ne se préoccupait plus de chercher un éventuel candidat pour le remariage de Baya. Il faut dire qu'il percevait des « dommages et intérêts » mensuels très confortables que lui versaient les Abdelouahab en échange de sa discrétion.* » (Bali, 2019, Idem)

La manifestation de la violence sera une conséquence naturelle dans ces situations d'incompréhension. L'absence du dialogue poussera les gens à se heurter et par fois, à s'entretuer. Dans la totalité des cas, la maman se retrouve seule à mener des combats pour élever ses enfants.

### **3. Trauma de la filiation :**

Comme nous avons dit à maintes reprises, la pensée algérienne est conditionnée par les règles de l'islam. La protection de la filiation n'échappe pas à ces principes. Elle constitue une préoccupation majeure des musulmans. Avec le mariage, l'individu accède à la possibilité d'enfanter et de donner une continuité à sa ligne familiale ou tribale. Dans ce genre de regroupement, le garçon est le trésor du foyer parce qu'il permet le maintien de la filiation. Il donne le nom de sa famille à ses enfants pour garder sa visibilité dans le plan social : « *La filiation devient ici un « fait social total », c'est-à-dire qu'elle ne peut être appréhendée au seul niveau biologique.* Comme le

---

note M. Mauss, elle met en branle, dans certains cas, la totalité de la société et de ses institutions. » (Bettahar, 2007, p 160)

Sans tomber dans la schématisation, *Écorces* est un récit de la filiation. Il nous porte dans un voyage à travers des itinéraires variés de la relation Mère/Fils. Nous commençons, logiquement, avec le rapport Baya/Haroun car c'est le lien le plus émouvant dans le roman. Il faut mentionner que Baya a souffert le martyr pour garder son fils auprès d'elle.

Destiné à être l'héritier d'une grande lignée d'assimilés à la culture coloniale, Haroun va être sauvé par sa mère. Baya trouve refuge chez une famille de colon de Sétif qui lui offre un travail de domestique : « *Le ferme des Saindoux était comme une immense aire de jeux pour Haroun. Je nettoyais la maison, j'astiquais les cuivres, je faisais à manger.* » (Bali, 2019, p 151) Elle accepte aussi la proposition des Saindoux de donner leur patronyme à son fils : Haroun portera le nom de (Vincent Saindoux). En effet, la mère a pris cette décision pour brouiller les pistes à la famille paternelle de son enfant qui a essayé de le reprendre et de la priver de sa maternité : « *J'ai accepté qu'il soit baptisé et qu'il porte le prénom de Vincent. Mais au fond de moi, dans mon cœur, je l'ai toujours appelé Haroun. C'était pour le protéger pendant la guerre.* » (Bali, 2019, p 149) Pour la sécurité de son fils, Baya n'a pas donné de l'importance aux rumeurs qui font d'elle une amante de monsieur Saindoux : « *Ce cochon de M. Saindoux, disait-on, avait engrossé la Baya, qui, toute honte bue, acceptait de s'afficher avec ces mécréants, leur servant à la fois de bonne et de concubine, réchauffant le lit de l'un et les plats de l'autre.* » (Bali, 2019, p 153)

Dans un deuxième temps de ce récit familial, nous assistons au commencement de la guerre de révolution nationale. La première conséquence de cet événement, les assassinats dans les deux communautés : autochtone et coloniale. L'un des disparus de la guerre est son employeur français ; il était liquidé par le FLN pour motif de participation à la persécution et à l'exploitation de sa main-d'œuvre algérienne. Pour sa part, le fils vivra une mutation très rapide. Très jeune, Haroun est accusé de collaboration avec les Moudjahidines. Les conséquences de son arrestation seront terribles pour sa Mère : « *Menotté, ballotté dans le camion, Haroun pense son heure venue. Il ne veut pas prier, sa mère lui aurait certainement suggéré de le faire. Elle est sûrement agenouillée, les mains jointes et le cœur serré, pleurant toutes les larmes de son corps*» (Bali, 2019, p 173)

Dans la relation de Baya/Haroun, il faut marquer une pause pour revenir à une réalité qui montre la relation fusionnelle entre la mère et le fils. Le dialogue entre ces deux personnes était incessamment marqué par l'absence des mots : « *Les mots ne peuvent pas franchir la barrière du corps sans diluer ou se caser dans un formalisme admis, ils échelonnet, organisent, imposent une chronologie du récit, détruisent finalement la vaste immédiateté de l'univers*» (Bali, 2019, p 175) Les maux de Haroun ne trouvent pas des mots pour traduire sa souffrance. Il n'a que le corps de sa mère qui représente un abri contre la cruauté de l'univers. La langue de Haroun n'est pas phonétique mais corporelle : « *Maman, soulève ta robe et laisse-moi revenir dedans, dans ton ventre. Je choisirai alors l'heure de ma renaissance : celle où tu auras retrouvé les mots essentiels, une combinaison des cinq éléments et de nos rires et de nos larmes et du sifflement du chacal la nuit.* » (Bali, 2019, Idem) Lorsque Baya se projette dans le futur, elle le voit à travers les yeux de son fils. Elle attend de lui qu'il dessine son futur en transformant ses mots muets en poésie : « *Mon fils sera poète. Le monde est plein de fractures, il n'y a rien à inventer. Juste suivre le flux de rivière, capter le tourbillon, en faire un monde à raconter. (...) un livre monde, avec son propre langage.* » (Bali, 2019, p 179)

Le traumatisme de l'absence intervient dans le parcours de Baya. La mère a perdu les traces de Haroun qui était emprisonné en plusieurs endroits en Algérie. Nous remarquons qu'elle a constamment gardé l'espoir de le revoir. Et, à l'indépendance, Baya retrouve son fils dans la ville d'El Bayadh. Dans ce lieu, il exerce le métier de menuisier et dans son ombre se dissimule le personnage du poète : « *C'était bien Haroun. Lorsqu'il voit sa mère, il lui sourit et lui baise la main. Il était justement entrain d'écrire : « Le monde est un livre qui n'a pas besoin de ces mots-là. »* » (Bali, 2019, p 204)

Haroun est condamné à rester un sculpteur du silence. Par le pouvoir de la filiation, il lègue ce don à son fils. Comme son père, Kamel continu le chemin du mutisme. Sa parole est peu meublée de mots mais porte en lui, ce désir à conquérir l'univers par sa voix : « *Je veux inventer un langage qui n'existe pas encore, ou qu'on ne voit pas. En tout cas, on ne sait pas dire l'infinité de la mort dans la vie. Et pas hors de la vie.* » (Bali, 2019, p 213) Il nous semble que la poétique chez ces hommes garde sa signification classique, c'est une imitation du réel : « *L'homme est l'être le plus enclin à imiter, et il fait ses premiers apprentissages au moyens de l'imitation. Et, tous, ils prennent naturellement plaisir aux imitations ou représentations, comme les œuvres d'art en témoignent.* » (Aristote. 1992, p 9) Le sens pour ces garçons vient généralement des paroles de leurs mères mais spécialement, il est lié aux mots silencieux de leurs pères. Dans cette relation complexe, le plus important est de marcher vers la connaissance du monde. Dans *Écorces*, la vérité est une lumière : « *Il n'y a pas de désert. Mais, on avance plus vite là-bas. Je crois que c'est ce qu'il faut chercher. À avancer plus vite. À embrasser l'univers. Vite. Avant que ... (il se tient les tempes) Avant que la lumière magnifique ne nous quitte. (...) Chacun a sa lumière.* » (Bali, 2019, p 212)

Dans ce texte, nous soulevons, également, la problématique de l'enfant unique, c'est un fait à la fois biologique et sociologique ; sa manifestation révèle beaucoup de réponses à la compréhension des personnages d'*Écorces*.

#### **4. Trauma de l'enfant abandonné :**

Lorsque les parents ont peur des périls qui peuvent entraver le parcours de leur fils, ils emploient tous les moyens pour l'aider et le protéger. Le degré d'engagement dans cette mission est différent d'une famille à une autre. Il faut voir le nombre d'enfant car c'est un indice très significatif. Nous observons dans les familles qui ont un seul, un niveau très élevé d'implication dans son quotidien. Cette attention excessive participera à la constitution d'une tour d'ivoire autour de sa personnalité. Il aura toujours une crainte de rentrer en contact avec les autres. Cette phobie vient de son ignorance du monde extérieur puisque il n'a pas connu des personnes en dehors de son entourage. Les parents ont investi tous leurs efforts pour créer un univers particulier à leur enfant. Comme ce fait est une création de l'humain, la nature va reprendre son droit en incitant l'enfant à sortir de sa coquille. En constatant sa solitude, il tentera de découvrir des lieux et des êtres différents de son profil et surtout de la personnalité de ses parents : « *Je ne suis seul que dans la foule, où je ne puis être ni à toi ni aux autres. Mon cœur voudrait parler, il sent qu'il n'est point écouté ; il voudrait répondre, on ne lui dit rien qui puisse aller jusqu'à lui. Je n'entends point la langue du pays, et personne ici n'entend la mienne.* » (Rousseau, 2014, p 369) La rencontre sera un nouveau baptême pour lui. Même à un âge avancé, il retrouvera finalement sa maturité.

Différemment de son père Haroun, Kamel a voulu épouser une femme qu'il a aimée mais sa grand-mère et sa mère n'ont pas accepté son choix. Ils ont vu cette personne telle une intruse. Mayssa était différente du modèle traditionnel de la femme

algérienne. C'était une personne cultivée et libre : « *Il n'en est pas question. Cette fille habite seule avec, soi-disant, une copine. Ses parents l'envoient du bled en ville, et voilà ce qui arrive quand on n'éduque pas ses filles.* » (Bali, 2019, p 120) Le combat de Kamel était vain face à l'incompréhension de sa famille. Avec une épouse comme Meriem, il est revenu à sa nature calme et silencieuse. Sa femme était le portrait de la fille dont la conduite respecte les valeurs ancestrales : « *Dans cette structure cyclique, l'homme en tant que fils/époux est un enjeu que se disputent la belle-mère et la bru, qu'une relation structurellement conflictuelle relie. La bru ne commence à s'imposer et à défier sa belle-mère que lorsqu'elle aura des enfants mâles.* » (Addi, 2004, p 78) En outre, Kamel n'oubliera jamais cette relation tumultueuse qu'il a vécue avec Mayssa. Son image restera gravée dans sa mémoire : « *Alors, comme un clown pathétique, il a éclaté en sanglot. Le cerveau, décidément, joue des tours surprenants. Cet amour dont il croyait s'être affranchi en douceur, presque sans souffrance, lui éclate à la figure* » (Bali, 2019, p 122) De plus, il découvrira qu'il a eu un enfant avec elle. Ce traumatisme perturbera sa perception des choses.

Il faut expliquer que ce trouble se projette dans les relations d'amour non-conventionnelles. Toutes naissances hors mariage sont interdites par les règles juridiques et sociales de l'Algérie. Ce verdict est édicté par les lois de l'islam. La pensée religieuse voit dans ce fait, un danger qui brouille la clarté de la filiation : c'est une incitation aux futurs rapports incestueux. Sans connaître le lien de la fraternité peut causer des mariages entre frères et sœurs.

Dans *Écorces*, Mouna est le fruit de l'amour caché. Durant toute son enfance, elle n'a pas connu son père. Cette fille a vécu longtemps avec sa maman Mayssa à l'étranger. En effet, son père n'a pas pu assumer la responsabilité de sa naissance. Après une mûre réflexion, la mère a choisi de garder son enfant et de quitter le pays car elle ne peut pas affronter le regard des gens « *La violence psychologique, c'est qu'elle vient en permanence interroger nos limites. En effet, ce qui est inacceptable varie historiquement, légalement, intimement et socialement. C'est la conséquence de ce que la société cautionne.* » (Coutanceau, et Smith, 2014, p 07)

À l'intérieur de cette histoire, il y a un élément significatif de la résistance pour la fille et la mère : c'est la pratique de la musique. Elles ont fait du piano une barricade protectrice de l'extérieur : « *À son réveil, Mouna se dirige vers le piano. Il est toujours là. La dernière partition, celle de Liszt, est encore ouverte sur le pupitre. Elle revoit sa mère soufflant en travaillant ses écarts.* » (Bali, 2019, p 108) Une fois la mère disparue de ce monde, sa fille décide de se venger de la famille de son père. Elle opte à une stratégie qui consiste à mieux connaître ses grands-mères. Pour atteindre son objectif, elle préfère tisser des liens avec son demi-frère. C'est un garçon brillant et solitaire. Sa constitution psychique est l'impact de sa relation avec sa maman et ses deux grands-mères : « *Tu vois ? Meriem te croit encore petit. C'est qu'on ne s'aperçoit jamais que nos enfants vieillissent.* » (Bali, 2019, p 35) Elles ont su tout le temps comment le protéger des autres. Sans savoir la vraie identité de sa demi-sœur, le frère a cru que cette fille l'aime. Nous notons qu'à la fin de son aventure, elle décide de confier ses secrets à tous ses proches. La rencontre avec les deux grands-mères a persuadé Mouna de la futilité de son manège. Elle verra dans la vie : une entité complexe qui mérite plus de compréhension.

Dans ce feuilleton familial, nous précisons que l'image de Kamel était celle du précurseur : « *Il marche dans la rue. Il erre. Il ne veut plus aller dans aucune maison. Il est furieux après Baya. Comment se dépêtrer de tout ça ? Il en veut au monde entier.* » (Bali, 2019, p 122) C'est le premier garçon qui a essayé de braver les codes de la bonne conduite : « *L'enfant qui vit ainsi une relation dite «yoyo» ne tarde pas à*



*réagir par des comportements déviants qui percutent une mère déjà peu apte à fournir une continuité dans les soins.* » (Lemay, 1995, p 05) Il est difficile à un enfant unique d'affronter les choix de ses parents : « *C'est donc ça : se taire pour avoir la paix, mais ne pas renoncer à cette chose absolument inutile : le rêve. Quitte à emprisonner la vie de leur entourage.* » (Bali, 2019, p 269)

Le moment où le secret de Mouna sera dévoilé, Nour sera surpris par l'absurdité de la vérité. Elle sera comme son père et son grand-père, une incompréhension : « *Que sommes-nous ? Des passants, des animaux en détresse, etc.* » (Bali, 2019, p 270) C'est un ensemble de malentendus qui engendrent plusieurs conséquences pour tous les personnages du roman.

Dans *Écorces*, la constante surprise gère la circulation de la narration. Il y a tout le temps, une nouvelle couche qui participe à la fabrication de la signification. Par un aller et un retour entre les traumatismes des personnages, le texte nous offre une vision plus claire sur les composantes identitaires.

La singularité de l'écriture baliienne se mesure dans la présence textuelle d'un dynamisme multiple : une rencontre entre le classique et le baroque.

#### **Conclusion :**

Il ne faut pas juger l'arbre par ses écorces. Souvent, ces enveloppes nous cachent la réalité. Certes, dans ce roman, elles protègent un ensemble de personnes de l'absurdité de l'Histoire. Pourtant, si nous avons le courage de démolir ce rempart, nous trouvons devant nous, les ruines d'une triste trajectoire. Ici, elle est celle de : Baya, Fatima, Meriem, Mayssa, Mouna, Nour, Haroun et Kamel.

Le texte de Hajer Bali, nous dessine un cheminement de différents personnages qui partagent une multitude de traumatismes. Ces troubles psychiques participent dans le décryptage du profil identitaire : « *L'objet insolite lui-même n'est pas hors du sens ; il fait chercher du sens : il y a des objets devant lesquels nous nous demandons : Qu'est-ce que c'est ? C'est là une forme légèrement traumatique, mais cette inquiétude finalement ne dure pas, les objets fournissent, d'eux-mêmes une certaine réponse.* » (Barthes, 1985, p 371) En feuilletant les pages d'*Écorces*, nous allons rencontrer des individus qui luttent contre les détours du destin. Ils espèrent constamment à apprivoiser cette bête féroce qui est, tout simplement, la vie. La structure dialogique des traumatismes donne un contraste au portait de la vérité. Au-delà du bien et du mal, avec *Écorces*, nous avons une autre perception de l'ambiguïté du sens qui nous invite à découvrir, davantage, l'écriture baliienne. Elle est un éloge à l'incertitude et un rafraîchissement des mémoires par la narration des petites histoires qui forment le récit d'une nation.

#### **Liste Bibliographique:**

- Addi, Lahouari, (2004), Femme, famille et lien social en Algérie, Famille et mutation sociopolitique : L'approche culturaliste à l'épreuve, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris.
- Arezki, Dalila (2004), Sens et non-sens de la famille algérienne, Publisud, Paris.
- Aristote (1992), Poétique, Librairie Garnier Frères, Paris.
- Bali, Hajar (2019), *Écorces*, Barzakh, Alger.
- Barthes, Roland (1985), L'aventure sémiologique, Seuil, Paris.
- Bettahar, Yamina (2007), La construction sociale de la parentalité : l'exemple de l'Algérie, L'Année du Maghreb, pp.155-167, n° 2.
- Coutanceau, Roland et Smith, Joanna (2014), La violence psychologique, DUNOD, Paris.
- Fontanille, Jacques (1999), Sémiotique et littérature : essais et méthode, PUF, Paris.
- Freud, Sigmund (1971), Au delà du principe du plaisir, Payot, Paris.

- Hamon, Philippe (1998), *Le personnel du roman*, DOZ, Genève.
- Kateb, Kamel (2004), *Les séparations scolaires dans l'Algérie coloniale*, *Insaniyat*, pp.65-100, n° 25-26.
- Krevelen, Van (1951), *Psychologie de l'enfant unique*, *Enfance*, pp.167-174, n°4 (2).
- Lazali, Karima (2018), *Le trauma colonial*, La Découvert, Paris.
- Lebigot, François (2004), *Le traumatisme psychique*, *Revue francophone du Stress et du Trauma*, pp.5-11, n° 4 (1).
- Lecourt, Édith (2006), *Découvrir la psychanalyse*, Eyrolles, Paris.
- Lemay, Michel (1995), *Les conséquences de l'abandon sur le développement psychosocial de l'enfant et dans les relations personnelles et sociales*, *RDUS*, pp.3-24, n° 25 (1-2).
- Oulipo (1988), *La littérature potentielle*, Gallimard, Paris.
- Rousseau, Jean Jacques (2014), *Œuvre complétés*, Arvensa, Paris.
- Stora, Benjamin (2012), *La guerre d'Algérie expliquée à tous*, Seuil Paris.